

tiraient à Montréal, me prièrent de leur donner passage, à quoi consenti, nous nous embarquâmes, savoir: dix personnes, ce qui ajouté aux treize hommes d'équipage achevait d'encombrer le vaisseau. Aussi à peine fûmes-nous placés que le maître conducteur se plaignit que nous étions trop de monde et même trop chargés. Chacun s'en aperçut sans se mettre en devoir d'y remédier; néanmoins je fis sentir qu'on abusait de la facilité que je procurais et sans vouloir trop ouvertement désobliger personne, mon parti fut de dire: "Allons! nagez! il en arrivera ce qu'il pourra."

Le 27.—Aux Trois-Rivières.—M. le Gouverneur voulut absolument me conduire chez lui; il fallut céder à ses instances. Y arrivé, je fus présenté à Madame son épouse, qui par parenthèse est une personne des plus accomplies tant par la figure que par l'esprit. Elle est d'ailleurs pleine de grâces et de politesse; après les compliments, l'on me fit passer dans l'appartement qui m'était destiné, d'où arrangé et décrassé je fus rejoindre la compagnie. L'on ne tarda pas ensuite (il était midi) à passer dans la salle à manger. Il y avait une table de vingt couverts servie, je ne dirai pas comme à Paris, d'autant que c'est l'endroit où j'ai vécu le plus frugalement, mais bien avec la profusion et la délicatesse des mets des meilleures provinces de France. On y but de toutes sortes de vin, toujours à la glace; jugez du plaisir par le chaud excessif qu'il faisait. Après le dîner, fait une partie de quadrille, et ensuite sorti pour voir la ville. Le Gouverneur se nomme M. Rigaud de Vaudreuil; il est frère du major des gardes. Mme de Rigaud est fille de M. de la Gorgendière, homme riche et directeur de la Compagnie des Indes, pour le castor, à Québec.

Le 30.—Mis à terre à 9 hrs du matin pour entendre la messe vis-à-vis un cabaret à cent pas de l'église de la paroisse de St-Sulpice (près La Valtrie). Entrés dans le dit cabaret, entamé un jambon pour déjeuner, mais avertis que la messe allait commencer, sortis pour l'entendre. En avant du portail de l'église étaient plusieurs chevaux attachés à des piquets équarris de charpente, et plantés en quinconces. Curieux de savoir à qui ces chevaux appartenaient, on répondit qu'ils étaient aux fistons des paroisses, que chacun d'eux y entretenait son piquet, qu'on nom-

mait tels (fistons) les jeunes gens qui dans leur accoutrement portaient une bourse aux cheveux, un chapeau brodé, une chemise à manchettes et des mitasses aux jambes, et avaient dans cet équipage droit de conduire en croupe leurs maîtresses à l'église. (1) Les chevaux sont très communs en Canada. Pour le peu qu'un habitant soit à son aise, il en nourrit un nombre pour la culture des terres et le transport des bois; d'ailleurs chacun des garçons en âge d'être marié a le sien; y eut-il dix enfants dans une maison, c'est autant de chevaux en sus de ceux nécessaires au service de l'habitation, et tous sont entiers, forts et résistants à la fatigue. Entendu la messe de paroisse plus longue que nous l'avons souhaité; de là retournés au cabaret dans l'intention de manger un morceau; mais un chien pendant notre absence s'étant accommodé de notre jambon, rabattus sur du beurre et du pain, ensuite remis en route vers midi."

En 1636, le père Le Jeune écrivait: "On a, cette année, amené quelques ânes qui rendront de très bons services. Les chevaux pourraient servir, mais rien ne presse d'en amener." Faute de chemins, va sans dire. En 1667, deux gros ânes furent achetés pour le Canada, mais vers 1772 l'intendant Talon remarque qu'on ne put jamais acclimater les ânes dans le Canada. Benjamin Sulte dit quelque part: "En 1647, on envoya de France un cheval à M. de Montmagny. Il en vint douze en 1665. Le canot d'écorce était plus utile que les quadrupèdes; car les routes étaient alors les rivières."

* * *

Avec le régime anglais commence quelque peu sérieusement la percée et l'entretien de routes praticables. Un ouvrage devenu fort rare: *Eighty years of progress in British North America* rapporte qu'en 1766, il n'existait qu'une route postière dans tout le Canada, et que c'était entre Québec à Montréal. En 1791, elle s'étendait d'un côté au Nouveau-Brunswick et de l'autre à Kingston. Les diligences—les *stages* de nos grands parents—furent les premiers grands agents de transport sur terre. Le 1er janvier 1816, Bar-

(1) De là le nom de "cavaliers" donné aux prétendants à la main d'une jeune personne.